

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Nos fêtes Parisiennes sont bien pâles à côté de celles que Nice donne aux étrangers qui viennent visiter l'Exposition. De tous côtés c'est à qui leur fera fête. On m'écrit que jamais cette ville de plaisirs n'a été ni plus gaie ni plus frivole. On regrette le théâtre Italien, et pour se consoler de ce jeûne de musique, on vole vers Monaco quia de bien autres attractions! Pendant que l'on s'amuse au midi de la France, que fait-on à Paris, le centre du goût et de la mode? Le faubourg Saint-Germain est en deuil et n'ouvrira pas ses hôtels; le monde officiel lutte contre les craintes de toutes sortes qui assombrissent l'horizon, et les quelques réceptions qu'il donne ne sont pas faites de gaieté, de bonne humeur et d'entrain; dans la finance on a peur et l'on ne veut pas dissiper en bals et en fêtes l'argent dont on aura peut-être besoin plus tard. L'industrie pleure ses beaux jours envolés et la bourgeoisie tremble. Voici la situation morale de notre capitale. Espérons que l'on réagira et que quelques jolies fêtes réveilleront le monde parisien. Les soirées intimes et quelques petites sauteries font diversion à ce calme; ces plaisirs charmants sont, à notre avis, bien plus attrayants que ces réunions où des centaines de personnes se coudoient et se pressent à l'envi.

A défaut de très grandes toilettes, qui attendent l'occasion de se montrer, nous avons à vous signaler



2261

Costume de dîner en voile rosé, pour jeune fille. — Costume de ville en vigogne bleu facteur et velours à petits carreaux.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

des costumes charmants dans leur grâce et leur simplicité. D'abord, signalons une fantaisie portée couramment par les jeunes filles. Nous avons déjà dit que l'on supprimait le plissé de l'encolure et des manches, ce qui nous semble illogique, mais passons là-dessus,

puisque c'est décrété. La fantaisie en question consiste à couvrir le col militaire et le bas de la manche d'une petite dentelle posée à plat, et de faire dépasser le bord par un biais rouleauté en velours grenat, ce bord touche donc le cou. Ceci est un rien, mais un rien charmant. A une petite soirée ou à un diner, on portera un collier plat qui suivra l'encolure du corsage. Mademoiselle Etien.... R..., avait au diner des Roys, chez sa grand'mère, un costume en barège crème avec ces *dépassants grenat et un collier en argent oxydé* fait de plaques longues et étroites, très joliment ciselées, retenues dans le haut par des traverses en or; le bas s'écartait, le tout faisant un petit rien charmant qui a eu grand succès. Il y a encore le nœud-châtelaine qui est bien gracieux. Il est en assez large ruban, se compose de coques tombantes avec longs bouts flottants et se pique au côté gauche sur la basque. On le fait aussi en étroit ruban, alors les longues bouclettes et les nombreux pans doivent être d'inégale grandeur.

La manche du corsage montant se porte presque courte, quand le costume est destiné aux réunions du soir; elle lui donne ainsi de l'élégance.

On porte le gant, s'arrêtant au coude; plus long, il est du domaine de la toilette des dames. Celui en Suède est toujours préféré. Le bas de soie de couleur pâle et le soulier soit en satin, soit en fin chevreau avec le cothurne. Tous ces renseignements concernent la toilette de la jeune fille, toilette de petite soirée. La toilette d'intérieur pour le jour de réception de sa mère, est d'une simplicité comme il faut en surah et cachemire, en ottoman et surah de couleur sombre. La façon calme, quoique enlevée. En voici deux qui ont eu un égal succès. L'une se compose d'une jupe plissée de très larges plis creux, avec une tunique princesse, croisée devant en draperie; elle est maintenue dans une ceinture attachée par une cocarde et un flot en étroit ruban, le pouf accentué et court. L'autre costume se compose d'une jupe couverte de volants; ceux en cachemire plissés, ceux en surah froncés; une tunique relevée de côté et à la taille par un pli-godet. Corsage à petite basque ronde, ouvert sur une chemisette en gros tulle grec, piquée de nœuds en velours. Dans les cheveux relevés en racine droite et ondulés, un peigne d'écaille et un nœud-papillon en velours. Des boutons en perles ou une boucle d'oreille de fantaisie avec la broche pareille. Nous parlerons prochainement des toilettes de bal.

Le goût s'affirme de plus en plus pour l'ottoman à grandes fleurs en velours formant relief. En grande toilette, le fond d'ottoman est de teinte claire et ancienne. Le rose chair, crevette, le rose passé ou pour mieux dire les teintes fausses, sont harmonieuses; ces richissimes étoffes, pour montrer leur grand dessin, ont besoin du développement de la traine, le moins qu'on en puisse faire c'est de l'employer en tablier. Elles se combinent le plus souvent avec un bel ottoman, quelquefois avec le velours uni; de toute façon, elles composent de fort belles robes qui vont bien, surtout aux grandes femmes. La chenille en frange ou brochant une imitation de dentelle est bien jolie.

Nous avons vu une superbe frange qui a elle seule, donnait au costume un tour très habillé. Elle avait

20 centimètres de hauteur, et elle était formée de queues de rat, réunies trois par trois dans de grosses perles de jais finement taillées, chaque brin se terminant par une olive en chenille piquée de jais. Cette superbe frange se pose au bas de la jupe, cachant un fouillis de petits plissés, et au-dessus s'ouvrent les dents de fantaisie découpées au bas de la tunique. On la met au bord du corsage et en jabot. Nous ne croyons pas que l'on puisse trouver plus élégante garniture. Elle est chère, mais elle est bien jolie et d'une nouveauté incontestable. On brode aussi de chenille l'imitation de Chantilly et l'on s'en sert comme ornement de chapeau et aussi de costume. La chenille est très soyeuse, son velouté va bien à la figure, aussi la dispose-t-on en collier et en jabot de préférence à toute autre garniture. La très haute frange dessine sur le corsage montant un décolleté carré, fuyant des côtés à partir de l'épaule et descendant sous la poitrine, c'est une variante assez jolie. On est loin de la simplicité avec tous ces accessoires qui coûtent des prix fous; on nous a montré une de ces franges qui vaut 40 fr. le mètre, le prix d'une jolie dentelle. Espérons que de ce luxe qui nous semble être à son apogée, nous viendra la leçon : puisse-t-elle n'être pas trop rude! CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE
De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber

Le confortable et l'élégance se rencontrent dans les corsets de mesdames de Vertus. Une coupe gracieuse allonge la taille et laisse les mouvements libres. Le corset Anne d'Autriche est surtout destiné aux toilettes d'apparat, quoique beaucoup d'élégantes le portent journellement. Quant à la ceinture Régente, nos Parisiennes l'apprécient comme elle le mérite et lui font un grand succès. Ces deux corsets s'adressent à toutes les tailles. Il nous semble inutile d'apuyer sur le soin que ces dames apportent dans la confection de leurs corsets; elles ont un nom qui répond de la perfection du travail.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix

Quoique l'hiver ne soit pas rigoureux, nos lectrices nous demandent quelques conseils sur l'hygiène qu'elles doivent suivre pour se garantir des crevasses et des gerçures, amenées par le passage trop subit du feu à l'air vif. Ces conseils, nous les tenons de M. Guerlain dont la compétence en ces sortes de choses est incontestable; il s'agit simplement de s'essuyer les mains avec un linge très sec, de ne pas les approcher du feu quand on vient de les laver, et de se servir d'une eau légèrement dégourdie. Mais ces précautions seraient inutiles avec un savon de mauvaise qualité. Pour le visage se servir d'eau tiède et ne jamais sortir sans voilette. Maintenant, voici les excellents cosmétiques dont vous devez faire usage: Pour les gerçures des lèvres et des mains et pour les engelures, même ouvertes, le baume de la Ferté, préconisé par les médecins; la boîte coûte 1 fr. 50. Pour le visage, la crème de fraises et la poudre de Cypris; pour la toilette, l'eau de Chypre. Pour les mains, le savon Sapoceti au blanc de baleine, la pâte d'amandes royales. La grenadine, une excellente préparation, s'emploie avec de l'eau ou sans eau. Les personnes qui aiment à parfumer leur mouchoir ont le choix entre le bouquet de l'Exposition, l'héliotrope blanc, rose et œillet. L'eau de Cologne impériale russe est exquise, nous la signalons tout particulièrement.



Falconer imp. Paris.

4451

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS.

Rue Drouot. 2.

Coiffures de M^{lle} VIDAL, 104, r. Richelieu - Corset Anne d'Autriche de M^{mes} de VERTUS, 12, r. Auber.
 Etoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre - Eau d'HOUBIGANT, 19, Faub. St-Honore

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 13 et 15).

Costume de dîner en voile rose pour jeune fille.

Jupe en taffetas couverte de plissés; le premier a quinze centimètres de hauteur, les suivants sept et onze; ceux-ci sont alternés. Tunique avec pouf tombant et petite draperie sur la partie supérieure du tablier, non couverte par les plissés. Corsage à petite basque; celle du dos a la forme habit. Un gilet brodé en soie, ainsi que la partie appliquée de la basque et le parement.

Costume en surah grenat et velours à mille carreaux.

Jupe en taffetas avec le tablier en velours à mille carreaux, découpé au bord inférieur en dents demi-cintre, que soulève un plissé en surah. Le côté de la jupe non couvert par la draperie-tunique, reçoit une très large quille plissée, en surah. La tunique est drapée largement et plissée; elle



forme, près du pouf, comme un très petit panier; le bord est dentelé. Gilet en velours, avec col militaire. Veste fermée, sous le revers, par une agrafe oxydée qui arrête trois petits plis formés de chaque côté. A la manche, un parement en velours.

Costume en lainage couleur étrusque brodé de fleurs en chenille de ton clair, et velours étrusque.

Jupe, garnie d'un large velours surmonté de deux rangs de velours étroit et plissée verticalement de plis creux, un frissonnant dépasse le bord. Robe princesse; le devant en velours froncé en chemisette et serré à la taille, se prolonge en panier que l'on chiffonne avec le pouf; l'autre côté descend sur la jupe et se drape largement; un velours au bord. Col montant fermé par une agrafe-fleche. A la manche, parement en velours.

Costume en cachemire de l'Inde brodé et velours étrusque, de madame Turle, 9, rue de Clichy.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4451

Robe en satin blanc et dentelle. — Jupe en satin couverte d'un voile de dentelle, coupé de draperies en satin et légèrement pincé de plis. La traine en satin forme trois gros tuyaux d'orgue; elle est traversée dans le bas par une draperie chiffonnée, de laquelle s'échappe une très grande coque en satin: cette draperie remonte sous le pouf et s'arrête au côté par une touffe de roses multicolores. Deux autres bouquets sont posés: l'un au croisement des draperies du tablier, l'autre au bas de celle qui se prolonge en quille, laquelle tourne en angle et vient se fixer sous la traine. Quatre tuyautés en satin autour de la robe. Corsage à pointe, une dentelle autour du décolleté, une manche très courte et un bouquet au creux de l'épaule. — Bas de soie et

souliers en satin crème. — Gants de chevreau crème. — Dans les cheveux, une touffe de roses.

Robe en faille rose ancien très pâle avec polonaise en dentelle. — La jupe en faille, plissée verticalement de larges plis couchés, forme un pouf accentué. Corsage à longue pointe, très décolleté et sans manche. Sur cette robe se met une polonaise faite d'un très grand châle carré en point de Bruxelles. Le dos forme un décolleté en pointe, et des plis la drapent en panier. Devant, des attaches en ruban de satin sont nouées de longues coques. A l'entournure, épaulette en fleurs. — Bas de soie et souliers en satin rosé. — Gants de chevreau noir. — Dans les cheveux, touffe de fleurs assortie aux fleurs de l'épaulette.

PENSÉES & MAXIMES

L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse; c'est-à-dire, l'on aime la vie, et l'on fuit la mort.

(La Bruyère.)

L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert

de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. Rien n'est plus méprisable qu'un parleur de métier, qui fait de ses paroles ce qu'un charlatan fait de ses remèdes.

(Fénelon.)

CHRONIQUE

La Chronique parlée. — Le faux luxe. — Étude comparative sur l'économie et l'avarice.



J'ai tiré les Rois chez une charmante vieille que tout Paris connaît pour la voir à peu près chaque jour au Bois, dans son grand landau, en compagnie de la sœur de charité qui la soigne et la conduit, car la pauvre femme est aveugle.

Madame *** a deux fils qui ne sont pas aveugles, eux, et qui vont beaucoup au Bois et ailleurs, mais je ne vous garantis point que ce soit avec des sœurs de charité, car je les crois quelque peu mauvais sujets, et je les jugerais plus sévèrement s'ils ne se conciliaient mon indulgence en adorant leur mère.

Par exemple, parlez-moi d'eux comme chroniqueurs ! Ce que j'ai appris d'histoires, du potage au café ! En voulez-vous des échantillons ?

— Savez-vous ce que coûtait une certaine robe, toute en point d'Alençon, que portait l'autre jour, dans une *petite* soirée du boulevard Malesherbes, la duchesse de X... qui s'obstine à rester duchesse malgré son second mariage, et coquette malgré ses soixante ans ? La robe coûtait cinquante mille francs. Il est vrai que Doucet jeune a la réputation d'enfler un peu ses notes. Je pourrais même vous dire pourquoi la duchesse allie à ce point l'élégance et la maturité, mais nous ne sommes point mauvaises langues, nous autres.

— Savez-vous pourquoi madame Judic est si inquiète, en ce moment, de la santé de son mari ? Par affection conjugale, cela va sans dire, mais aussi et *beaucoup*, parce qu'il n'y a que lui qui la *souffle* bien dans ses nouveaux rôles. Et voilà pourquoi messieurs du Cercle des Mirlitons n'entendront point la diva dans la soirée qu'ils préparent pour la fin du mois, place Vendôme.

— Vous souvenez-vous d'une certaine Grande-Duchesse qui a traversé Paris, il y a... quelques temps, et dont les chroniqueurs ont célébré à l'envi le sourire enchanteur et les dents superbes ? Eh bien ! ce n'est point une ingrate, car un dentiste fameux a reçu au moment des étrennes une caisse contenant pour vingt ou vingt-cinq mille francs de queues de renard bleu. Ce qui prouve qu'un râtelier bien fait n'est jamais perdu, comme dit le proverbe.

— Vous ne devineriez jamais ce qui est arrivé l'autre jour à monsieur de Z... et à sa femme : Séparés depuis quelque douze ans, ils se retrouvent à l'enterrement d'une vieille tante à succession. Le contentement amollit les cœurs les plus endurcis. Les deux époux se regardent sans haine et se saluent sans amertume, eux qui jadis... ! Comme on partait pour le cimetière, voici que la pluie tombe, et monsieur, fort poliment, protège de son parapluie les plumes noires de sa

femme gagnant son coupé. Un bon mouvement s'empare d'elle :

« Avez-vous votre voiture, mon cher ?

— Ma voiture ! il y a beau temps qu'elle a suivi mes cheveux et mes illusions.

— Eh bien ! montez. Que dirait-on si l'on vous voyait suivre en fiacre, tandis que moi...

— Oui, mais que dira-t-on si l'on nous voit rouler côte à côte ?

— Bah ! à l'enterrement comme à la guerre ! Montez vite. Ma pauvre tante est déjà partie. »

Et les invités de se pousser le coude et de rire.

— Les Italiens, qu'en dit-on ? — *Boccanegra* a disparu, Dieu merci ! et c'est *Ernani* qui le remplace. — Bien chanté ? — La Valda n'est pas jolie. — Belle salle ? — Assez. Mais on vient là pour une heure et l'on s'en va, de crainte de la cohue de la fin. Samedi le marquis de M..., qui soigne plus ses chevaux que sa femme, a voulu faire traverser la place à pied à celle-ci. La pauvre marquise, effrayée par un tramway, a fait une glissade et a laissé son soulier de satin dans la boue. Vous jugez dans quel état elle est rentrée chez elle.

— Et Nice ? — On prétend que l'Exposition sera un *four*. La vérité est que cet hiver tiède retarde les départs. Mais quand on s'ennuiera trop à Paris, il faudra bien se mettre en route, bon gré malgré.

— Et l'Exposition de Manet ? — Les uns disent que c'est sublime ; les autres crient que c'est affreux. En fin de compte, tout le monde y va.

— Et les fêtes mondaines ? — Oh ! oh ! les vraies Parisiennes ne dansent plus guère avant Pâques. Nous avons le temps d'en reparler. Cependant beaucoup de salons organisent des comédies. Ce sera fort à la mode cet hiver.

— Et les livres ? — Lisez *la Veuve* de Feuillet, et vous verrez que l'académicien est plus jeune de talent que d'années.

— Et quoi encore ? — Je crois que c'est tout.

Voilà ma chronique faite et vous en savez aussi long que moi, maintenant, sur ce qui se passe à Paris ou, pour mieux dire, sur ce qui ne s'y passe pas. C'est assurément la ville du monde entier où l'on entend le plus de plaintes. Tout le monde gémit, depuis les banquiers qui ne peuvent écouler leurs titres, jusqu'aux Auvergnats qui ne peuvent écouler leurs cotrets. Les propriétaires tapissent vainement d'écriteaux gigantesques les façades de leurs immeubles déserts. Les cochers de fiacres se mettent en grève, ne pouvant plus satisfaire aux exigences des Compagnies, ou bien, longeant tristement le trottoir du pas de leurs Bretons trop reposés, ils expient leur arrogance d'autrefois en hélant d'une voix piteuse, la pratique récalcitrante.

L'économie est à l'ordre du jour et, de tous les arts, celui qu'on cultive le plus, à notre époque, est l'art de faire quelque chose avec rien, ou du moins de tirer la quintessence des choses.

La nouvelle que vous lisez ce matin dans un journal vous sera resservie dans six semaines, sous forme d'un volume orné d'une vignette plus ou moins pimpante. Vous n'avez pas plutôt payé vos trois francs pour lire le roman de Z..., qu'il se prépare à vous en soutirer sept ou huit, en vous faisant raconter la même histoire, de huit heures à minuit, dans un théâtre, par des gens mieux habillés que nature.

On vous offre des terrines de foie gras à cinquante sous. Pour ce prix, vous êtes sûr de la terrine, mais ne comptez pas trop sur le foie gras. Voulez-vous des satins magnifiques à trois francs? En voici des monceaux, mais, quand la robe sera faite, surveillez bien vos mouvements, sans quoi le marchand à qui vous vous plaindrez d'une usure par trop rapide vous répondra, après réflexion! « Je gage que madame se sera assise! »

Que vous dirai-je du dîner en ville? C'est, de nos jours, un acte purement symbolique, destiné à perpétuer les usages de nos pères qui se croyaient obligés, en bonne conscience, à renvoyer, rassasiés et repus, les gens qui s'étaient dérangés pour venir s'asseoir à leur table. De même que la goutte d'eau sur le front du nouveau-né remplace aujourd'hui l'immersion totale des premiers Chrétiens, de même une conversation d'une heure, autour d'une corbeille de lilas blancs et de roses, tient lieu de l'appareil grossier, incommode et coûteux des anciens *repas*, dont le nom seul indique sans doute la coutume à demi sauvage de *repasser* les plats.

Rien de semblable, à notre époque. Quoi de plus gracieux que ces assiettes au fond desquelles un filet liquide doré, baigne les contours d'un cube de quenelle de la grosseur d'une fraise des bois? Quelle poésie dans cette bouchée à la reine dont la dimension est un madrigal à l'adresse de votre bouche! L'arrivée du rôti vous étonne? Deux faisans pour dix-huit! Ignorez-vous donc qu'une bille de palissandre, grâce à la scie à placage, suffit pour le mobilier d'une chambre entière? Voyez! les faisans reviennent. O prodige! Le plat, grand comme le plat d'un *eques Romanus* disparaît sous des tranches innombrables. Bravo, maître d'hôtel! mais qu'on ferme bien les fenêtres. Le moindre coup de vent emporterait tout l'étagage.

Voici les légumes : petits pois à l'anglaise. Diable! on voit que vous les aimez. Vous en avez mis six sur votre assiette! Tout le monde vous regarde. Soyez

gourmande, on vous le pardonnera, mais, de grâce, pas de gloutonnerie.

Eh! mon Dieu! direz-vous, que ces Parisiens sont avares!

Hélas! ils ne sont qu'économes. L'avare épargne pour grossir le trésor enterré dans sa cave. Nous, toute notre ambition est de joindre les deux bouts et, pour cela, il nous faut faire des prodiges d'habileté. Car notre prétention est d'être économes sans en avoir l'air, tandis qu'Harpagon se fait gloire de sa laderie.

J'ai connu dans mon enfance deux vieillards qui passaient pour les avares les plus fieffés de leur époque. Longtemps ils avaient vécu sans se connaître autrement que par leur réputation respective. Un jour, l'un d'eux succombant à la curiosité, se fit annoncer chez l'autre. Après les compliments d'usage, le visiteur est introduit dans un salon où le feu brillait... par son absence, bien qu'on fût en hiver. Une maigre bougie éclairait la pièce où il gelait à pierre fendre.

On échange quelques phrases de politesse, au bout desquelles le nouveau venu se lève et va souffler la lumière.

« Eh! monsieur, que faites-vous? dit l'autre.

— Ma foi! répond le premier tout fier de lui, nous nous sommes vus suffisamment et, pour causer, nous n'avons pas besoin d'éclairage. Ce sont des frais inutiles.

— Peste, monsieur! tous mes compliments. Vous êtes presque de ma force. »

Un instant après, le visiteur entend son hôte qui s'agite d'une façon étrange dans l'obscurité.

« Qu'est-ce qui vous prend? demande-t-il. Seriez-vous malade? »

— Dieu merci, non. Mais, je profite de ce qu'il ne fait pas clair pour retirer certaine partie de mon costume. Je ne vois pas la nécessité d'user en même temps l'étoffe du fauteuil et celle de mes habits. »

Nous ressemblons plutôt, nous autres Parisiens, d'après le *Krach*, à certain vieux noble ruiné qui avait réfugié sa misère dans une petite ville de province.

Tous les jours, dans la matinée, le bras d'un laquais, reconnaissable à sa manche rouge, s'allongeait par les persiennes entr'ouvertes et... suppléait à l'absence d'égouts intérieurs dans la maison.

Ce bras était celui du gentilhomme pauvre qui s'était commandé une manche de livrée et jouait ainsi, aux yeux du public trompé, le rôle de son propre (?) domestique.

CONSTANCE.

MOT TRIANGULAIRE

e suis le nom d'un homme à la taille exiguë,
Enivré de nectar, abreuvé de ciguë.
Pause. Repos : Soldats, déboulez votre sac.
Je coule en murmurant pas très loin de Carnac.
Je ramène joyeux les parfums et les roses
Et jette du soleil sur les gens et les choses.
J'adopte indifférent les tons gais ou mineurs.
Je marche dix-neuvième au milieu de mes sœurs.

HOMONYME

Elle avait, en Belgique, admiré les dentelles
Plus que les monuments de Bruxelles, d'.....
Son mari, dédaigneux, devant ces bagatelles,
N'en eût pas distingué l'endroit d'avec l'.....

CHARADE

Mon premier est une monnaie
Mon second un signe de joie,
Et mon entier un petit animal
Qui, souvent craint, ne fit jamais de mal.



Robe de réception ou de diner.

MODÈLE DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 6, RUE GLUCK

Robe de réception ou de diner, en faille rose chair très pâle, chinée de beaux bouquets et faille unie. — Jupe en taffetas; le tablier garni d'un plissé de faille; au-dessus, une dentelle et un plissé montés en demi cintre. La partie supérieure du tablier est couverte par une draperie relevée en longs paniers, et garnie de dentelle; le bord suit le mouvement de la

garniture inférieure. La traîne en soie chinée s'ouvre en rideau et se pince de côté par de beaux cactus mêlés de boutons, nuances rouge et rose pâle. Corsage à pointe lacé derrière, des dentelles et des cactus sont posés devant. Manche faite d'un petit bouillon dépassé par un plissé de tulle illusion.



Costume de jeune fille en ottoman rosé, pour dîner ou soirée. — Robe en velours broché et chiné, et velours uni grenat clair et satin de même ton.

MODÈLES DE MADAME TURLE, 9, RUE DE CLICHY

Costume en ottoman rosé et dentelle. — Jupe en taffetas, au bas un plissé en satin rosé ombragé d'une dentelle. Tunique-princesse en ottoman garnie verticalement dans le bas, de spirales en dentelle, et relevée régulièrement des deux côtés, dans une traverse en ottoman qui la serre en poul. Le devant ouvert en V allongé, est fermé à l'encolure qui reçoit un col rabattu. Le plastron est couvert d'un plissé. Manche formée d'un double jockey en dentelle, qui recouvre une sous-manche en crêpe lisse garnie de trois rangs de petite dentelle. Bouquet de roses à droite, au bord de l'ouverture. Le patron découpé paraîtra le 26 janvier.

Robe de réception ou de dîner. — Tablier en satin grenat clair, garni de cinq petits plissés et de dentelle. La dentelle forme dans le bas deux angles superposés

et du côté gauche quatre rangs sont disposés en draperies; les deux côtés se croisent sur le tablier et se perdent sous la tunique. Cette tunique en velours chiné dégage complètement la garniture du tablier; à la taille elle est drapée de plis, et ces plis s'enfuient à gauche; à droite un genre de revers en velours uni cerne la tunique et se pince de plis près du poul fourni par la tunique, poul non chiffonné. La tunique s'étale en traîne, arrondie sur une traîne carrée en satin montée par trois plis plats et garnie de quatre plissés. Une traîne d'œillets panachés coupe diagonalement le tablier en partant du côté gauche. Corsage à pointe en velours uni avec grand décolleté carré et chemisette en dentelle. Une touffe d'œillets de côté. Sur la petite manche de dentelle, bracelet d'œillets.

LE MARIAGE DE BLANCHE

(SUITE)

III



Le jeune couple s'est installé à Paris dans le coquet appartement préparé par madame Réval, avec un soin maternel.

Le voyage de noces, dont la vallée de Chamounix fut le point extrême, s'est assez brus-

quement terminé.

Le baron se lassa subitement de cette existence nomade, et la première parole un peu vive qu'il dit à sa jeune femme fut prononcée à propos d'un projet d'excursion à Milan.

Blanche désirait voir ce coin de l'Italie, et toute hésitante, en exprima le vœu — elle n'avait pas encore pu vaincre sa timidité vis-à-vis de son mari.

Le regard de Franz, tranchant comme une lame d'acier, accentua sa réponse :

« Je compte au contraire reprendre la route de Paris, tout nous y rappelle, ma chère, et je ne conçois pas que vous puissiez vous plaire si longtemps hors de chez vous. »

La pauvre Blanche baissa la tête, confuse et affligée; Elle devait se souvenir; les cœurs mêmes que vont assaillir les plus violents orages n'oublient point le premier souffle passé sur leur bonheur.

A Paris, la baronne retrouva l'existence facile à laquelle elle était accoutumée; elle retrouva surtout la tendresse maternelle dont, à certaines heures, elle éprouvait particulièrement le besoin.

Elle était heureuse pourtant, car son mari l'aimait, se montrait bon pour elle. Mais n'y avait-il pas au fond de son âme un vide inconscient, une appréhension vague qui se réveillait plus intense quand son mari tardait à rentrer ?

Il possédait de nombreux amis, disait-il, des amis dont la présence eût ennuyé madame Volkstein; de fait, Blanche ne lui connaissait nulle relation intime. Pour ne pas imposer à sa femme une société qu'elle eût accueillie volontiers à cause de lui, il la laissait fort souvent seule; et Blanche préférait cette solitude à l'aveu qu'il eût fallu faire si elle avait cherché quelque distraction chez ses parents.

Franz, malgré sa froideur habituelle, était d'ailleurs doué de qualités fascinatrices assez grandes pour que son influence s'exerçât entière sur la jeune âme aimante qui s'était donnée à lui. Un mot, un regard payait Blanche de déceptions secrètes et de tristesses vaillamment refoulées. Son caractère, qui n'avait pas encore pris tout le développement que, plus tard, il devait acquérir, pliait sans résistance devant ce caractère ferme, sévère, mais séduisant à ses heures. Lorsque Franz émettait une opinion, portait une accusation, préconisait une doctrine, sa docile élève entraînait dans

ses vues parce que c'était *lui* qui parlait. Elle voyait toutes choses à travers cet esprit brillamment sceptique et discrètement frondeur, comme à travers un prisme; et les idées de son mari devenaient les siennes, sans qu'elle se rendit compte de cette assimilation.

Pourquoi cette affection ardente ne comblait-elle pas mieux le vide dont nous parlions tout à l'heure? Pourquoi l'âme de la jeune femme avait-elle des frissonnements intimes comme si, soudain, tout appui lui eût manqué?

Parmi les compagnes d'enfance de la baronne, il en était une que sa santé précaire avait tenue éloignée d'elle le jour de son mariage; c'était la sœur de Lucile. A son retour de Suisse, Blanche trouva, au chevet de son lit, un souvenir de cette amie tendrement aimée : un crucifix d'argent, d'un merveilleux travail.

Une croix! Était-ce une allusion prophétique? Était-ce un avertissement mystérieux?

La compagne de Franz considéra longuement l'emblème d'amour et de souffrance qui, avant elle, avait pénétré dans sa demeure, et son âme reçut une étrange impression.

Le lendemain, elle accourait auprès de la jeune infirme.

Madeleine Durel était une de ces créatures auxquelles leur épreuve prête le seul charme que la nature ne leur ait point départi. Sa beauté n'avait du reste rien de commun avec ce qu'on nomme ainsi dans le monde, et la poésie qui l'enveloppait tout entière était trop suave pour que des esprits vulgaires pussent la comprendre et l'apprécier.

Mais, à ceux qui connaissaient intimement Madeleine, aux rares amis qui l'approchaient, se dévoilait ce trésor de grâce charmante qui eût craint un regard étranger.

Blanche et Madeleine, alors qu'elles étaient de rieuses enfants ou de gaies fillettes, s'étaient maintes fois promis que leur attachement survivrait aux vicissitudes de la vie : serment naïf, prompt à s'évanouir souvent avec la jeunesse qui l'a dicté.

Lorsque la malade — l'état de santé de mademoiselle Durel ne légitimait que trop ce titre — vit Blanche s'éloigner confiante au bras du compagnon qu'elle avait choisi, une tristesse involontaire effleura son âme. Ce n'est jamais sans déchirement qu'une affection ancienne s'efface devant une plus jeune et plus ardente affection.

Mais quand la baronne revint et que Madeleine la considéra avec les yeux clairvoyants du cœur, la tristesse ressentie d'abord se transforma en inquiétude; le sourire même de Blanche reflétait un intime souci.

La voyageuse raconta ses excursions, les incidents qui en avaient fait le charme, les terreurs éprouvées au pied du Mont-Blanc et leur dénouement joyeux; son entrain un peu fébrile contrastait étrangement

avec la douce tranquillité de celle pour qui voyages et plaisirs étaient choses inconnues.

Madeleine écoutait en silence ces descriptions animées, ces plaisants récits, brillante vision d'un monde qui jamais ne s'ouvrirait devant elle. Lorsque la baronne cessa de parler, elle lui prit la main, et cherchant un regard qui se détournait :

« Tu es heureuse, amie? »

Une expression indéfinissable passa sur le visage de Blanche.

« Le bonheur est-il donc de ce monde? » répondit-elle avec un enjouement forcé.

Madeleine serra la main mignonne qu'elle tenait dans la sienne.

« Il n'est pas de ce monde, mais il s'y rencontre parfois, ma chérie; puisse Dieu le placer toujours sur ta route!

— Oui, murmura la jeune femme, semblant répondre à sa pensée, oui... le bonheur dans le devoir. »

Réminiscence de la parole prononcée à son bal de contrat! Elle la répétait, souriant à l'avenir et à ses promesses, sans prévoir encore le devoir dans la douleur.

Lucile fut grave contre son habitude. Elle venait d'être accordée à Paul de Garche, que depuis longtemps elle connaissait et estimait; et la pensée du mariage jetait une teinte sérieuse sur sa pétulante gaieté, jusqu'alors un peu enfantine pour ses dix-neuf ans.

Plusieurs mois s'écoulèrent dans une monotonie paisible. La baronne, que ses maternelles espérances enchaînaient à son foyer, s'y fût trouvée pleinement satisfaite si son mari lui eût tenu plus fidèle compagnie.

C'était l'ombre qui se projetait sur sa jeune existence, entourée d'ailleurs de tout ce qui la pouvait embellir. Auprès du berceau, vide encore, qui lui suggérait de si doux rêves, elle eût aimé à épancher dans un cœur ami le trop plein de son cœur. M. Volkestein n'était pas homme à encourager de telles confidences; sa nature concentrée, singulier mélange d'ardeur contenue et de réserve énigmatique, répondait mal à la nature expansive de sa compagne; et, en dépit de leur affection mutuelle, la confiance, qui fait le charme de toute union vraie, semblait bannie de leurs relations.

Un matin les rayons dorés du soleil, pénétrant dans la chambre de Blanche, caressèrent une petite tête blottie parmi les dentelles; le berceau n'était plus vide, et la mère se penchait, émue, vers la frêle créature qui lui apportait un message de paix et d'amour.

La vie de la jeune femme s'absorba dans celle de son enfant; on eût dit que le même souffle animait leurs existences, que les mêmes pulsations faisaient battre leurs cœurs. Nuit et jour, le petit être, dont les yeux ne s'ouvraient pas encore, était enveloppé dans les bras maternels : la tendresse passionnée qui veillait sur lui n'eût pas voulu le confier à des mains étrangères, elle le gardait avec le soin jaloux d'un avaré tremblant pour son trésor.

Lorsque Franz attachait ses regards sur ce groupe gracieux, une expression singulière passait sur sa physionomie; ce n'était pas du bonheur, mais plutôt un trouble décélant du regret, presque du remords.

« Il portera ton nom, avait dit Blanche dans son effusion joyeuse.

— Mon nom à moi?... Non, Blanche, appelons-le comme ton père.

— J'y consens, mais j'aurais voulu qu'il te ressemblât même par ce détail. Il aura tes traits, j'en suis sûre. »

Franz essaya un pâle sourire.

« Ne souhaite pas qu'il me ressemble, fit-il presque bas.

— Pourquoi donc, ami? Tu m'effrayes... et tu m'affliges. J'étais pleinement heureuse, et tu ne parais pas t'associer à ce bonheur. »

Le baron se pencha vers sa femme.

« Tu es la meilleure créature qui soit au monde, dit-il tendrement; c'est toi que notre petit Marcel devra imiter un jour. »

Il s'éloigna rapidement, et la jeune mère, tout attristée, s'adressa, comme s'il eût pu la comprendre, à l'enfant endormi dans ses bras.

« Cher petit Marcel, tu es la joie de notre foyer sois-en la sauvegarde... Que Dieu nous bénisse par toi! »

IV

L'hiver régnait au dehors avec son cortège de glace et de brouillard. Dans le joli nid qu'habitait Blanche, un printemps perpétuel formait avec cette rude saison un contraste agréable, en permettant aux plantes plus délicates de s'épanouir.

La jeune femme était assise devant un bureau de laque, et tandis que la plume demeurait inactive entre ses doigts, son regard un peu vague semblait évoquer le passé ou interroger l'avenir.

Quand ce regard tombait sur le petit être qui s'ébattait près d'elle, il s'imprégnait d'une ineffable douceur. Parfois, Marcel, quittant les jouets épars autour de lui dans un pittoresque désordre, venait demander une caresse à ces lèvres qui n'avaient pour lui que des baisers et des sourires; puis il retournait à son cheval mécanique ou à ses soldats de plomb, et se roulait sur le tapis dont les roses étaient moins fraîches que ses joues en fleurs.

A quoi donc réfléchissait la jeune mère, le front penché mélancoliquement comme s'il eût ployé sous quelque fardeau invisible? Peut-être sa pensée aussi errait-elle dans le vague, hésitante à se fixer parce que nulle part elle ne trouvait la sécurité et le repos. Peut-être ces trois années de mariage se retraçaient-elles dans un esprit secrètement troublé et prématurément las, sans qu'il pût se rendre un compte exact de sa lassitude et de son trouble...

Si l'affection que Blanche portait à Franz demeurait presque la même qu'aux premiers jours de leur union, c'est que cette affection était un devoir avant d'être un bonheur. Des froissements intimes, des désillusions successives, quoique à peine appréciables, ces mille riens qui, accumulés, forment un si terrible tout, composaient autour de cette âme délicate et fière une atmosphère lourde comme celle qui nous oppresse quand un orage est sur le point d'éclater.

Marcel, d'ailleurs, concentrait les facultés aimantes de ce cœur, au point que toute autre tendresse devait nécessairement y occuper la seconde place, et ce senti-

ment n'était point dissimulé : erreur dangereuse à laquelle succombent tant de jeunes femmes, en apparence insouciantes de tout, sauf de leur unique objectif !

Absorbée par ses joies maternelles, Blanche avait banni autant que possible toute préoccupation étrangère. Aujourd'hui, un retour sur elle-même, une subite réminiscence du passé lui montrait son mari transformé sous l'influence de quelque cause inconnue.

Quel souci mettait sur le front de Franz une pâleur croissante, dans ses yeux un reflet sombre, sur ses lèvres un pli amèrement railleur ? Pourquoi, la veille au soir, était-il si taciturne, et pourquoi, ce matin même, avait-il quitté la maison sans embrasser son enfant ?

Blanche se posait ces questions et s'adressait un reproche... Le double bruit de la porte qui s'ouvrait et d'une exclamation joyeuse lui fit lever la tête.

« Papa ! petit père ! Bonjour à bébé ! »

L'enfant s'accrochait aux jambes de son père, lui présentant son gracieux visage. Mais les mains de Franz ne se tendirent pas vers le doux petit être, et son front chargé de nuages ne se rasséréna point devant cette innocente gaieté.

« Emmène ton fils, dit-il presque durement, et reviens ici... J'ai à te parler. »

Blanche, effrayée, plus inquiète qu'elle ne se l'avouait à elle-même, sortit rapidement de la chambre avec Marcel en pleurs.

Le baron s'était affaissé sur un fauteuil ; abîmé dans ses réflexions, il n'entendit pas le retour de sa femme.

Une voix altérée par l'émotion l'arracha à cette torpeur ; il leva vers Blanche un visage bouleversé.

« Franz, qu'as-tu donc ? Parle, je t'en conjure... »

— Blanche... es-tu forte ?...

— Quel coup me frappe ? mon Dieu... mes parents ?...

— Leur vie n'est pas menacée.

— Quel est donc ce malheur ?

— La mort n'est pas uniquement à craindre... As-tu jamais prévu la ruine, la pauvreté ? »

Blanche joignit les mains, et trouvant dans son cœur la force de sourire :

« Ceux que j'aime me sont laissés... Soutenue par toi, je supporterai l'épreuve. »

Un reflet attendri passa sur les traits de l'Autrichien.

Il attira sa femme vers lui, effleura ses cheveux de ses lèvres tremblantes, puis, brusquement, se mit à parcourir le salon.

Lorsqu'il parla, son ton était redevenu froid, presque ironique.

« Vous ne me questionnez pas, Blanche ? Etes-vous donc si indifférente à la calamité dont gémit votre père ? »

— Mon pauvre père ! »

Elle éclata en sanglots.

Dans son innocent égoïsme, elle avait oublié le vieillard ; ou plutôt, elle n'avait pu envisager encore ce fantôme de la ruine évoqué devant elle.

Blanche pleura longtemps sans que son mari essayât de calmer sa douleur. Il avait repris son attitude méditative, découragée, et semblait ignorer qu'il ne fut pas seul dans l'appartement.

Soudain, Blanche se redressa, pâlisante mais résolue.

« Dites-moi tout, Franz ; puis nous irons ensemble chez mes parents ; ils doivent s'étonner de notre absence. »

Le baron parut sortir d'un rêve.

« Que vous dirai-je que vous ne devinez déjà ? M. Réval a le sort commun aux banquiers qui dépassent les bornes imposées par la prudence. Il a dissimulé longtemps l'état réel de ses finances, espérant que cet état s'améliorerait, que la crise serait surmontée... Aujourd'hui, l'espoir n'est plus guère possible ; votre père n'en conserve qu'une lueur, et je ne la partage pas. »

— Vous l'avez vu ?

— Sans doute, je suis assez intéressé à cette déplorable affaire pour puiser mes renseignements aux sources certaines... Averti par la rumeur publique, j'ai contraint M. Réval à s'expliquer franchement ; depuis plusieurs jours je soupçonnais la vérité : elle m'apparaît tout entière. Malédiction ! Pourquoi est-ce maintenant et non plus tôt !... »

Absorbée par son angoisse, Blanche ne chercha pas le sens de cette phrase cruelle ; plus tard elle devait le comprendre.

« Mais si la ruine est complète, fit-elle avec effort, l'honneur est sauf, du moins. »

— L'honneur !... Ma chère, c'est à M. Réval qu'il faut adresser cette demande. »

Sous le regard de son mari, Blanche se sentit frissonner.

« Je vais me faire conduire à la Chaussée-d'Antin, » dit-elle en quittant rapidement la chambre.

Une demi-heure plus tard, elle sonnait à la porte de ses parents.

Le domestique qui lui ouvrit s'effaça pour la laisser entrer ; dans son trouble, elle ne remarqua pas le visage de cet homme.

Elle traversa d'un pas fébrile l'antichambre et les salons qui précédaient l'appartement de sa mère ; jamais ces grandes pièces désertes ne lui avaient paru si lugubres et si solennelles.

Au moment de pénétrer chez madame Réval, elle crut entendre un sanglot ; elle s'arrêta, hésitante : oui, on pleurait dans la chambre voisine.

Blanche souleva la portière, fit un pas en chancelant, et vint tomber près de sa mère agenouillée...

La forme inanimée qui reposait sur le lit était celle du malheureux banquier, frappé une heure auparavant par une attaque d'apoplexie.

On l'avait trouvé mourant dans son cabinet de travail, peu d'instants après le départ du baron. Une lettre qui lui apprenait la consommation de la catastrophe était ouverte sur son bureau : cette dernière secousse avait été trop forte pour l'infortuné vieillard.

Blanche passa plusieurs heures dans cette chambre funèbre, dont le silence mystérieux convenait à sa douleur.

Elle ne pleurait pas ; ses yeux secs et brillants restaient fixés sur la chère dépouille avec une expression déchirante ; peut-être enviait-elle la paix qu'exprimait maintenant cette placide physionomie...

Un seul mot s'était échappé de ses lèvres.

« Marcel ! »

Vers le soir, on lui amena son fils. Elle lui donna les soins accoutumés, veilla à son installation auprès de la vieille bonne qui l'avait élevée elle-même, puis revint s'agenouiller auprès du mort.

Elle ne voulait quitter la maison paternelle qu'avec celui qui n'y devait plus rentrer.

Mais ses forces la trahirent à l'instant suprême; tandis qu'on emportait le corps du père, la fille, luttant contre une attaque nerveuse, absorbait les soins de ceux que le cortège funèbre ne réclamait pas.

En vain avait-on essayé de calmer la jeune femme; les petits bras de Marcel, noués à son cou, eurent l'influence que ces soins dévoués ne possédaient plus.

Le pauvre enfant, délaissé au milieu de ces scènes cruelles, parvint jusqu'à sa mère, et se jeta sur elle tout effaré. Blanche le couvrit de baisers passionnés, comme si elle eût cherché dans l'amour maternel une compensation à cette autre tendresse qu'engloutissait la tombe.

« Papa? » demanda le petit Marcel qui trouvait étrange ce bouleversement de sa vie.

Blanche eût un tressaillement; depuis deux jours, elle n'avait pas vu son mari.

Blême comme un linceuil, elle quitta sa chaise-longue et demanda son chapeau.

« Où vas-tu? » cria la mère terrifiée.

— Chez moi; ne faut-il pas que Franz m'y trouve à son retour? »

Sa voix était basse, mais ferme. Madame Réval comprit que ses instances échoueraient contre une volonté arrêtée.

Un signe du docteur la rassura quelque peu; il allait ramener la baronne chez elle.

Blanche se laissa embrasser par sa mère, dont les larmes coulaient en abondance — elle-même n'en avait pas versé une depuis la catastrophe — et s'éloigna silencieuse et tranquille, refusant toute aide, déclinant toute consolation.

« Monsieur vient de rentrer, lui dit la femme de chambre qui avait reculé à sa vue.

— Prenez l'enfant », répondit laconiquement sa maîtresse.

Elle entra au salon et marcha vers son mari qui, accoudé sur une table, sembla ne pas l'entendre.

« Franz »! dit-elle en lui touchant l'épaule.

Il se retourna, la face livide, l'œil hagard.

« Franz, est-il possible que ce malheur — un sanglot sans larmes souleva sa poitrine — que cet horrible malheur t'abatte à ce point? Hélas! moi aussi je suis brisée... et cependant, je conserve la force de venir à toi. Reprends courage... pense à notre enfant.

— C'est parce que je pense à lui, que tu me vois désespéré, fit le baron d'une voix sourde.

— La ruine!... Ah! je comprends... Je souffre comme toi, ami, plus que toi, car je suis mère. Si ta fortune sombre avec la mienne, nous travaillerons pour Marcel, nous le chérirons davantage... Il sera pauvre, mais il pourra être heureux!

— Pauvre et heureux! Quand ces deux mots se sont-ils jamais accordés?

— Tu sauras le rendre riche peut-être. Tu es jeune encore, Franz; l'avenir est devant toi.

— L'avenir! Il n'y en a qu'un pour Franz Volkstein, c'est l'exil.

— L'exil?... Loin de ton pays, n'est-ce pas?

— Non, l'exil loin de la France, loin de l'Europe... Blanche, s'il me reste une planche de salut, c'est en Amérique qu'il faut la chercher.

— François! »

Il s'était levé, en proie à une agitation violente, et considérait avec une pitié indéfinissable la jeune femme dont le regard l'implorait.

« Oui, en Amérique. Blanche, si tu apprends un jour que j'ai menti, que je t'ai trompée, me pardonneras-tu? »

— Franz, explique-toi pour l'amour du ciel... donne-moi le mot de cette énigme qui me tue... Non, ce n'est pas la mort de mon père, ce n'est pas une perte d'argent qui te bouleversent ainsi. Tu me caches un secret horrible... Oh! mon Dieu!... »

Elle était tombée à genoux, défaillante; son mari voulut la relever.

« Ne me touche pas! » cria-t-elle avec égarement, puisant une force nouvelle dans son exaltation nerveuse... Ne me touche pas avant de m'avoir tout dit. Je veux savoir la vérité entière... je veux savoir...

— Vous saurez tout, mais pas aujourd'hui, Blanche. Vous êtes malade, hors d'état de m'entendre...

— C'est donc vrai! »

Un soupçon lui traversait l'esprit; elle se redressa de toute sa hauteur, un éclair dans le regard, presque menaçante.

« C'est vous que mon père vit le dernier... Quelle révélation funeste?... Malheureux, l'avez-vous tué?... »

— Non, non, fit-il avec une sorte d'effroi, je ne lui ai rien dit... il n'a pas connu... Blanche, ne pleurez point sa mort.

— C'est sur moi que je pleure... sur moi et sur notre innocent enfant. Franz, vous l'aimiez, disiez-vous? Quelle sera sa vie? »

Le baron s'était affaissé sur une ottomane, la tête entre ses mains. Quand il releva son visage, Blanche vit qu'il avait pleuré.

Elle s'approcha de lui et répéta ce mot qui résumait toute la tendresse de son âme :

« Marcel! »

Franz se détourna et fit un geste de découragement.

« Éloignez-vous, balbutia-t-il d'une voix si altérée qu'elle était méconnaissable. Vous avez besoin de repos... ce soir, je vous dirai tout. »

Froide et rigide, elle marcha lentement vers la porte. Puis soudain, au moment de la franchir :

« Franz, cria-t-elle, au nom de notre enfant... au nom de notre amour!... »

Il l'étreignit dans ses bras avec un mouvement passionné.

« Pauvre ange, sois bénie pour cette parole... C'est la dernière que je veuille entendre de toi. »

Elle était hors d'état de le comprendre. Il la déposa sur son lit, inerte et glacée, s'assura que cette défaillance n'était que passagère et que nul soin ne manquerait à la jeune femme; puis, après avoir effleuré de ses lèvres la main à laquelle brillait l'alliance d'or, il se retira dans son appartement.

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro.)



Mantille pour théâtre.



Mantille pour dame âgée.

Modèles de madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

Mantille en dentelle, formant relief, pour jeune femme.

On fronce le devant et l'on coquille les côtés. Sur le sommet de la tête, on arrête les fronces par un nœud en ruban de satin dont l'une des coques est prise, en biais, dans une longue broche en jais. D'autres plis forment le capuchon; derrière, un nœud d'où partent des attaches qui se nouent devant.

Mantille en dentelle espagnole.

La pointe de dentelle qui fait le fond de la mantille, est encadrée d'une haute dentelle, et doublée d'une légère soie mauve qui fait transparent; le ruban des nœuds est assorti. Le capuchon est marqué par une coulisse et formé, devant, par des plis creux, que chiffonne, au sommet de la tête, un groupe de coques en ruban de satin. On coquille la dentelle sur les côtés, et on les réunit sur la poitrine par un nœud.

Explication de la Charade du 12 Janvier : *En, tente, entente.*

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4451, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage, toilette en cachemire, page 8 (Album de Janvier). — Manteau de petite fille, page 1 (Album de Janvier).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage et jupe, toilette en ottoman, page 8 (Album de Janvier).